

Claude Panaccio

Professeur de philosophie, Université du Québec à Trois-Rivières

(1998)

“Philosophie médiévale”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque

Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Claude PANACCIO
Université du Québec à Trois-Rivières

"Philosophie médiévale".

Un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Raymond Klibansky et Josiane Boulab-Ayoub, La pensée philosophique d'expression française au Canada. Le rayonnement du Québec. Chapitre 3, pp. 145-162. Québec : Les Presses de l'Université Laval, 1998, 686 pp. Collection "Zétésis".

[Autorisation accordée par l'auteur le 11 avril 2004]



Courriel : Claude_Panaccio@UQTR.CA

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

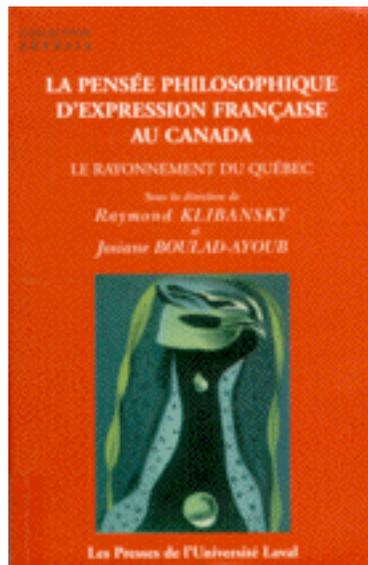
Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 17 mai 2005 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Claude PANACCIO
Université du Québec à Trois-Rivières

“Philosophie médiévale”



Un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Raymond Klibansky et Josiane Boulab-Ayoub, *La pensée philosophique d'expression française au Canada. Le rayonnement du Québec*. Chapitre 3, pp. 145-162. Québec : Les Presses de l'Université Laval, 1998, 686 pp. Collection “Zétésis”.

Claude PANACCIO *
Université du Québec à Trois-Rivières

“Philosophie médiévale”

Un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Raymond Klibansky et Josiane Boulab-Ayoub, *La pensée philosophique d'expression française au Canada. Le rayonnement du Québec*. Chapitre 3, pp. 145-162. Québec : Les Presses de l'Université Laval, 1998, 686 pp. Collection “Zétésis”.

On ne peut se remémorer sans nostalgie ce que fut l'Institut d'études médiévales de l'Université de Montréal autour de 1970. Peu de professeurs réguliers, à peine plus d'étudiants. Mais quel dynamisme ! On y suivait avec ferveur, à cinq ou six -et parfois moins ! -, les séminaires animés de Guy H. Allard sur Augustin, de Jean Gagné sur Roger Bacon, du regretté latiniste Jacques Heyen sur les théories du langage dans le haut Moyen Âge, ou du jeune Laurent Renaud, alors chargé de cours, sur le problème de la signification chez Jean Duns Scot, le sujet même de sa thèse de doctorat (Renaud, 1968). On y apprenait la paléographie avec l'exigeant père R.-M. Giguère et un peu plus tard avec Hugues Shooner, connu notamment pour sa collaboration avec la Commission Léonine à l'établissement du catalogue des manuscrits des oeuvres de Thomas d'Aquin. On avait la chance à cette époque de suivre là les leçons d'éminents invités : les Raymond Klibansky, Paul Vignaux, Maurice de Gandillac, ou Marie-Thérèse d'Alverny. Sans parler de ceux qu'accueillait aussi le département de philosophie de l'Université de Montréal : il me revient en mémoire de longues discussions avec Paul Ricoeur... sur la volonté chez saint Augustin !

* N.B. Je remercie Guy H. Allard, Martin Biais, Claude Gagnon, Claude Lafleur, Serge Lusignan, Benoît Patar et Fabienne Pironet, qui m'ont tous fait parvenir quelques notes et références fort utiles sur leurs travaux des dernières années en philosophie médiévale, ainsi que Maxime Lebeuf et Patricia Nourry, qui m'ont aidé à colliger l'information manquante.

Le Québec tout entier avait alors conscience de vivre une période de changements intenses et la philosophie n'y faisait pas exception. Pas même chez ceux qui se spécialisaient en Moyen Âge ! L'enseignement philosophique chez nous avait été longtemps dominé par un penseur médiéval justement, Thomas d'Aquin, mais dans la forme étriquée d'une scolastique de manuels. Peut-on lire aujourd'hui, sans rire ou sans pleurer, cette démonstration péremptoire de Monseigneur Grenier dans son manuel de morale publié à Québec en 1942 :

L'autorité, dans la société paternelle, appartient principalement au conjoint qui est naturellement supérieur à l'autre. Or, le père est naturellement supérieur à la mère. Donc l'autorité, dans la société paternelle, appartient principalement au père.

À la majeure. - L'autorité est une prérogative de celui qui est supérieur.

À la mineure. - L'homme est naturellement supérieur par sa force corporelle, par la fermeté de son jugement, etc. [sic !]. Et s'il arrive parfois qu'une femme soit supérieure à un homme, c'est là un cas accidentel.

(Grenier, 1942, pp. 305-306)

C'est avec ce genre de choses, avec leur dogmatique étroitesse aussi bien qu'avec leur contenu, qu'on avait le sentiment de rompre - et de rompre définitivement - dans les années soixante, alors que la philosophie au Québec s'ouvrait sur la phénoménologie, l'existentialisme, le structuralisme et, timidement encore, la philosophie analytique. L'étude de la pensée médiévale prit en même temps ce que j'appellerais le tournant laïque.

Non que le thomisme québécois n'eût jamais rien donné de sérieux. Dans le bulletin qu'il a consacré aux contributions canadiennes des années soixante à l'histoire de la pensée médiévale, Albert-M. Landry (1974), s'il ne signale que très peu de travaux canadiens-français consacrés à des auteurs autres que Thomas (à l'exception notable de ceux de Camille Bérubé et de Richard Lemay, sur lesquels on reviendra ci-dessous), mentionne en revanche à la section qu'il intitule « Maîtres dominicains », bon nombre d'articles ou d'ouvrages en français portant sur tel ou tel aspect de la pensée de l'Aquinate, parmi lesquels on peut ici rappeler le livre de Bertrand Rioux, *L'être et la vérité chez Heidegger et saint Thomas d'Aquin* (1963), si révélateur des préoccupations philosophiques locales dans les années soixante ; ainsi que l'étude plus technique de Benoît Garceau, *Judicium. Vocabulaire, sources, doctrine de saint Thomas d'Aquin* (1968). Et n'y avait-il pas eu avant cela, parmi bien d'autres productions de moindre importance, les écrits d'un Louis-Marie Régis, dont les présentations de la théorie de la connaissance de saint Thomas, parues en anglais surtout - *St. Thomas and Epistemology* (1946) et *Epistemology* (1959) - eurent à l'époque un certain impact dans les milieux thomistes nord-américains ? Leurs échos,

d'ailleurs, résonnent jusque dans la publication en 1980 d'un recueil intitulé *La scolastique : certitude et recherche*. En hommage à Louis-Marie Régis, sous la direction d'Ernest Joós de l'Université Concordia, où l'on trouve une chronologie et une bibliographie des travaux du père Régis.

Mais la perspective restait essentiellement doctrinale. Il s'agissait moins de faire avancer la recherche historique sur le Moyen Âge que de promouvoir une pensée vivante, que l'on estimait pertinente et, pour l'essentiel,... vraie. Les médiévistes d'origine québécoise qui, avant les années quatre-vingt, ont fait leur marque sur le plan international par des études à caractère historique, conformes aux règles de l'art, y sont parvenus surtout en œuvrant à l'étranger. On pense, bien sûr, au père Ephrem Longpré, dont les travaux sur l'école franciscaine médiévale - Alexandre de Halès, Bonaventure, Jean Duns Scot, Gauthier de Bruges, etc. -, publiés à partir des années 1920, firent longtemps autorité et sont encore régulièrement cités par les spécialistes, et qui fut même en charge, à Rome entre 1927 et 1938, de l'édition critique des œuvres de Scot (cf. Parent, 1985) ; et à son collaborateur le père Victorin Doucet, autre grand connaisseur de Duns Scot. Mais je veux évoquer surtout, plus près de nous, les contributions de Camille Bérubé et de Richard Lemay, l'un et l'autre encore actifs dans la période qui nous occupe ici.

Le père Bérubé, d'abord, qui a fait carrière à Rome après avoir enseigné quelque temps à l'Institut d'études médiévales de Montréal, s'était fait connaître dès les années soixante par un coup de maître : son remarquable ouvrage synthétique *La connaissance de l'individuel au Moyen Âge (1964)* l'imposait d'emblée comme le successeur spirituel d'Éphrem Longpré et de Victorin Doucet. Non qu'il en fût le disciple ou qu'il en partageât même les vues les plus importantes, mais franciscain lui aussi, il s'intéressait avec la même passion que ses aînés à l'histoire intellectuelle de leur ordre aux XIII^e et XIV^e siècles et à la place qu'il faut y accorder, en particulier, à la doctrine scotiste. Son idée centrale était de replacer la pensée de Scot dans la perspective de son émergence sur le fond des discussions de l'école franciscaine du XII^e le siècle -Bonaventure, Roger Bacon, Pierre de Jean Olieu (ou Olivi), Henri de Gand (séculier celui-là, mais fort influent chez les franciscains), etc. - et d'en suivre ensuite le destin dans les premières décennies du XIV^e. Faisant place aussi - avec pondération - aux penseurs dominicains comme Albert le Grand et Thomas d'Aquin, son livre retraçait finalement l'histoire entière d'une problématique épistémologique centrale, celle de la connaissance intellectuelle du singulier, depuis Robert Grosseteste et Jean de la Rochelle dans la première moitié du XIII^e siècle jusqu'à Guillaume d'Ockham, qu'il surnomme joliment « le philosophe de l'intuition ».

Le travail du père Bérubé, par la suite, prit la forme d'articles surtout, mais la réunion des principaux d'entre eux en deux recueils - *De la philosophie à la sagesse chez saint Bonaventure et Roger Bacon (1976)* et *De l'homme à Dieu selon Duns*

Scot, Henri de Gand et Olivi (1983) - a bien fait ressortir l'unité et la continuité de ses préoccupations, toutes centrées autour de la recherche, dans la tradition franciscaine médiévale, d'un itinéraire noétique de l'homme vers Dieu. C'est ce qui l'a conduit à réfléchir en profondeur aux rapports de la philosophie à la théologie, chez Bonaventure en particulier, et à contester à partir de là l'idée de « philosophie chrétienne » qu'avait avancée jadis le grand médiéviste thomiste Étienne Gilson. C'est dans cette veine aussi qu'il réexamine avec perspicacité certaines questions difficiles dans la pensée d'Olivi ou de Duns Scot et de ses disciples, comme celle de l'objet propre de l'intelligence et celle des preuves de l'existence de Dieu.

Richard Lemay, de son côté, affilié à l'Université de New York depuis les années soixante-dix, s'est intéressé à tout autre chose : le rôle des arabes dans la transmission et l'interprétation de la philosophie naturelle d'Aristote, spécialement dans les domaines de l'astronomie et de l'astrologie. Son grand ouvrage de 1962 déjà, *Abu Ma'bar and Latin Aristotelianism in the Twelfth Century*, montrait comment la pensée d'Aristote fut d'abord associée dans le XIIe siècle européen, à la diffusion de l'astrologie, étonnant « mélange d'occultisme et de science grecque » venu des Arabes. Lemay s'est penché, dans ce contexte, sur le rôle d'Abû Ma'shar (Albumasar chez les Occidentaux), auteur du IXe siècle dont plusieurs écrits furent traduits en latin au XIIe. Il s'est attaché dans son livre à en évaluer l'influence sur la philosophie naturelle de l'époque, chez des penseurs comme Guillaume de Conches, Thierry de Chartres et bien d'autres, et n'a cessé depuis d'explorer cette filière à travers de nombreux articles et moult congrès. On annonce la parution prochaine d'une édition critique préparée par lui de la *Grande introduction à l'astrologie* d'Abû Ma'shar dans le texte arabe original avec les deux traductions latines du XIIe siècle, celles de Jean de Séville et d'Hermann de Carinthie, ainsi que d'une édition de *L'Astronomia* du même auteur, traduite par Hermann de Carinthie. Ses recherches l'ont aussi conduit, parfois, jusque loin dans l'astronomie du XIVe siècle et de la Renaissance (par exemple : Lemay, 1976, 1992).

Pendant ce temps, au Québec, les choses changeaient rapidement. Dès le début des années soixante-dix, le thomisme se trouvait à toutes fins pratiques battu en brèche. Confiné à la Faculté de Philosophie de l'Université Laval, il ne produisit presque plus de contributions notables à l'étude historique de la philosophie médiévale. Il faut signaler, certes, l'intéressant ouvrage de Martin Blais, *L'autre Thomas d'Aquin* (1990), dans lequel l'auteur s'efforce, dans un style simple et vivant, de « retracer le visage authentique de cet auteur méconnu de ceux-là même qui s'en réclament » (quatrième de couverture). Mais le livre s'adresse en priorité aux étudiants et au grand public cultivé et ne prétend pas faire avancer la recherche de pointe sur « le boeuf muet de Sicile ». Après une biographie standard, Blais s'emploie - à des fins déclarées de réhabilitation - à mettre en évidence la valorisation du corps - et même du sexe - qu'on trouve dans la pensée de Thomas, ainsi que l'aspect avenant

et eudémoniste de sa morale, ordonnée, selon lui, à la voix de la conscience personnelle.

En même temps que l'étiollement du thomisme un peu partout ailleurs - et peut-être non sans rapport avec elle - un brusque changement de cap se produisait à l'Institut d'études médiévales de Montréal. Ce centre, avait été au Québec, dans les décennies précédentes, le bastion de la recherche scientifique en philosophie médiévale et sa réputation dans ce domaine dépassait largement les frontières de la « belle province » : il lui revint, par exemple, au tournant des années soixante, de dresser, à la demande de l'Institut International de Philosophie, le bilan de la recherche en philosophie médiévale au milieu du vingtième siècle (Institut d'études médiévales, 1962) et il fut ensuite l'hôte du grand Congrès international de philosophie médiévale de 1967 (Marrou et al., 1969) ; mais il se mit à privilégier dans les années soixante-dix des approches plus sociologiques et plus littéraires, ainsi qu'en témoignent les thèmes retenus-pour ses premiers colloques annuels : « La marginalité au Moyen Âge » en 1974, « Les commencements de la langue française » en 1975, « L'érotisme au Moyen Âge » en 1976, « La culture populaire au Moyen Âge » en 1977, « Le sentiment de la mort au Moyen Âge » en 1978, « L'utopie au Moyen Âge » en 1979. On ne conteste évidemment pas l'intérêt intellectuel et historique des travaux qui furent réalisés dans ce nouveau cadre, mais la philosophie, en tout cas, n'y occupait plus le devant de la scène, c'est le moins qu'on puisse dire.

N'exagérons rien. La philosophie ne fut pas non plus bannie de l'Institut. Guy H. Allard, en particulier, continua d'en porter le flambeau. Spécialiste d'Augustin au départ (par exemple : Allard, 1974), il se tourna ensuite vers l'œuvre de Jean Scot Érigène, le grand métaphysicien du IXe siècle, dont il aborda le texte dans une perspective lexicographique. S'appuyant sur un usage savamment contrôlé de l'informatique, il publia en 1983 un gros volume d'index du *Periphyseon* - le traité majeur de Jean Scot - dans lequel sont répertoriées et classées toutes les occurrences lexicales de l'ouvrage. Avec l'aide d'assistants, il exploita ce matériel à des fins analytiques et certains résultats furent présentés au quatrième congrès international Jean Scot Érigène, tenu à Montréal en 1983, dont il fut, d'ailleurs, l'artisan principal (cf Allard, dir., 1986, en particulier pp. 311-360). Ses recherches débouchèrent de là sur un traitement encore plus sophistiqué du texte du *Periphyseon* et il s'employa dès lors à la mise au point de ce qu'il appelle un « analyseur syntaxique », dont l'objectif est de procéder à des analyses de contenu et à l'étude de l'organisation argumentative et rhétorique du texte (cf. Allard, 1991).

Son collègue Serge Lusignan se définit plus volontiers comme historien. Ses écrits, néanmoins, ont toujours gardé la marque de sa formation première, la philosophie, et les sujets qu'il aborde intéressent souvent au plus haut point notre domaine. Il a étudié, en particulier, la difficulté que rencontre la philosophie

médiévale à penser deux phénomènes bien concrets : la pratique des métiers manuels, d'une part, et l'usage de la langue vernaculaire, d'autre part. Dans le premier cas, il constate que la pensée théorique au Moyen Âge, obnubilée par les autorités antiques, n'a jamais pu articuler un véritable discours sur la pratique manuelle (par exemple : Lusignan, 1982). Et pour ce qui est du phénomène de la langue, auquel il a consacré en 1987 un ouvrage maintenant bien connu, Lusignan s'emploie à mettre en évidence le paradoxe d'un rejet, par les grammairiens et les philosophes médiévaux, de tout discours théorique sur le français, alors même qu'une pensée philosophique commençait à se formuler dans cette langue à l'intention de la cour royale. Il étudie de près, dès lors, les réflexions que proposaient sur leur propre travail les traducteurs d'œuvres philosophiques en langue vernaculaire au XIVe siècle, celles, notamment, du plus remarquable d'entre eux, Nicole Oresme (cf. Lusignan, 1988, 1991). Plus récemment, ses recherches ont porté sur la place de l'Université de Paris dans la société française des XIIIe et XIVe siècles et l'ont conduit à l'occasion à scruter le rapport entre l'histoire de la philosophie médiévale et celle de l'enseignement universitaire au Moyen Âge (par exemple : Lusignan, 1992, 1997).

L'Institut d'études médiévales de l'Université de Montréal se fonda en 1987 dans un nouveau regroupement, plus large, le Département d'études anciennes et médiévales. Lequel fut dissous à son tour en 1994. Et la remarquable bibliothèque du monastère Albert-le-Grand, que fréquentaient tous les chercheurs dans le domaine, fut alors réintégrée au fonds commun de l'Université (je demande au lecteur de percevoir ici un soupir de tristesse...). Mais entre temps, de toute façon, les lieux de la recherche en philosophie médiévale au Québec s'étaient diversifiés.

À l'Université de Sherbrooke, le Centre d'Études de la Renaissance s'y était aventuré dès la fin des années soixante-dix par la publication, avec une introduction doctrinale, de la première traduction française d'un traité complet de Guillaume d'Ockham, son Commentaire sur le livre *des Prédicables* de Porphyre (Valcke et Galibois, 1978), une parution qui fut l'occasion d'une polémique un peu vive dans la revue *Dialogue* (Panaccio, 1981, Valcke et Galibois, 1981). En poste à l'Université du Québec à Trois-Rivières, je commençais de mon côté à publier ici et là quelques articles sur la philosophie du langage d'Ockham (Panaccio, 1980, 1983). Un autre ancien élève de l'Institut, Claude Gagnon, professeur au Collège Édouard-Montpetit de Longueuil, faisait sa marque en histoire de l'alchimie, qu'il abordait dans une perspective anti-occultiste, s'intéressant au premier chef aux rapports de cette pratique avec la philosophie (voir notamment Gagnon, 1977, Crisciani et Gagnon, 1980). Le grand médiéviste de l'Université McGill, Raymond Klibansky, continuait à travailler l'œuvre de Nicolas de Cues en collaborant à l'édition de ses œuvres complètes (Klibansky et Senger, 1982) et produisait une nouvelle édition revue et augmentée de son célèbre classique de 1939, *The Continuity of the Platonic Tradition During the Middle Ages* (Klibansky, 1981).

Juste de l'autre côté de la frontière ontarienne, l'Université d'Ottawa s'assurait vers la fin des années soixante-dix les services de l'argentin Bernardo Carlos Bazán, qui s'était fait connaître par d'importantes éditions de textes liés à la querelle dite de l'« averroïsme » à l'Université de Paris autour de *1270 : un commentaire anonyme du De anima* d'Aristote d'abord (Bazán, 1971), puis deux séries d'écrits d'une des figures dominantes de toute cette histoire, l'artien Siger de Brabant (Bazán, 1972, 1974), dont la première contient entre autres les fameuses *Quaestiones in tertium de anima*, auxquelles Thomas d'Aquin lui-même réagit en détail - et non sans virulence - dans son traité *De l'unité de l'intellect contre les overroïstes*. Les positions de Bazán sur la datation de ces textes font encore autorité dans l'ensemble. Depuis lors, il s'est intéressé surtout à la noétique de Thomas d'Aquin (par exemple : Bazán, 1983, 1985b). Membre de la célébriissime Commission Léonine qui prépare l'édition critique de l'oeuvre complète du grand docteur, il a été chargé d'établir le texte définitif des *Quaestiones disputatae de anima*, fruit du premier enseignement italien de Thomas, qui viennent de paraître, avec une longue introduction de Bazán, dans le tome 24 de la grande édition critique (Bazán, 1996). Il a aussi produit, entre temps, pour la collection « Typologie des sources du Moyen Âge occidental » chez Brepols, une magistrale synthèse de ce qu'étaient institutionnellement les « questions disputées » dans les facultés de théologie de l'université médiévale (Bazán, 1985a).

Carlos Bazán a stimulé d'une autre façon, non négligeable, la recherche canadienne en philosophie médiévale en organisant à Ottawa en 1992, vingt-cinq ans après celui de Montréal, le grand congrès quinquennal de la Société internationale pour l'étude de la philosophie médiévale, sur le thème, cette fois, de l'éthique et de la philosophie politique au Moyen Âge ; et il en a codirigé la publication des actes en trois gros volumes, dont il a rédigé lui-même l'introduction générale (Bazán et al., dir, 1995)

Pour le reste, si l'on fait exception de mes propres travaux (sur lesquels je reviendrai tout à l'heure), les principales contributions québécoises à l'étude de la philosophie médiévale au cours des dix dernières années ont été d'ordre philologique.

Au fil d'une longue enquête commencée avant même la parution de son étude de 1977 sur le *Livre des figures hiéroglyphiques*, Claude Gagnon s'est attaché, avec succès, à contester l'attribution traditionnelle de ce traité - l'un des plus célèbres de toute l'histoire de l'alchimie - à un riche bourgeois du XIVe siècle, Nicolas Flamel. Il s'agit d'un faux, selon lui, sciemment fabriqué comme tel au XVIIe par un nommé Béroalde de Verville et rédigé d'abord en français (plutôt qu'en latin, comme on le croyait jusque là). Riche et complexe, son argumentation à cet effet a été sanctionnée en 1988 par un jury de l'École Pratique des Hautes Études à Paris, et publiée,

quelques années plus tard, à Québec avec une édition annotée du traité lui-même (1994a ; voir aussi Gagnon, 1994b).

Parallèlement, Claude Gagnon a aussi travaillé sur la philosophie médiévale proprement dite et en particulier sur la théorie de la connaissance de Nicole Oresme (1322 ?-1382). Il a voulu montrer, dans deux textes récents, qu'Oresme adopte une interprétation non-réaliste des formes perceptuelles - les *species* - issues des objets sensibles : celles-ci ne se déplaceraient pas réellement dans le médium, mais seulement « spirituellement », ce qui implique, selon Gagnon, qu'elles n'ont pas d'existence indépendante du sujet percevant (Gagnon, 1993, 1995).

Son collègue au collègue Édouard-Montpetit, Benoît Patar, s'est manifesté depuis le début des années quatre-vingt-dix par la publication en rafale d'une impressionnante série d'éditions critiques de traités du XIVe siècle, issus de l'école buridaniennne : un Traité de l'âme, d'abord, que Patar attribue à Jean Buridan lui-même (Patar, 1991) ; deux ouvrages de Nicole Oresme, ensuite, portant également sur le De anima d'Aristote (Patar, 1995) ; et deux autres de Buridan sur le De *caelo* du Stagyrte (Patar, 1996). D'autres encore sont en préparation. Si l'attribution à Buridan du *Traité de l'âme* - le premier de la série - n'a guère convaincu les spécialistes, on s'entend du moins à reconnaître qu'il s'agit là d'un texte de grand intérêt, appartenant bien à l'école buridaniennne ; et l'on salue unanimement la pertinence du travail philologique de Patar pour la connaissance du XIVe siècle.

Sur le plan philosophique, les introductions, quelque peu litigieuses, de l'auteur à ses éditions visent avec constance à mettre en relief l'originalité de l'école buridaniennne et à la démarquer du nominalisme. Patar préfère parler de « terminisme » ou de « réalisme terministe » pour désigner la pensée des Buridan et Oresme, plus proches sur bien des points, selon lui, de Thomas d'Aquin ou de Duns Scot que de Guillaume d'Ockham, tant dans le domaine de la philosophie pratique - éthique et politique - que dans celui de l'anthropologie philosophique.

Claude Lafleur, est, lui aussi, comme Lusignan, comme Gagnon et comme moi-même, un diplômé du défunt Institut d'études médiévales de Montréal. Dès sa thèse de doctorat, déposée en 1986, il entreprenait un vaste projet d'exploration philologique et doctrinale d'un corpus jusque là plutôt méconnu (à quelques exceptions près), celui des textes didactiques issus de la Faculté des Arts de l'Université de Paris au XIIIe siècle ; et ses travaux sont vite devenus référence obligée en ce domaine. Qu'il s'agisse d'« introductions à la philosophie » ou de « guides de l'étudiant », les traités en question - Lafleur en identifie une trentaine - témoignent d'une affirmation croissante de l'autonomie et de la dignité de la philosophie, conçue avec exaltation comme l'idéal de vie suprême. Nourri des sources gréco-arabes - Aristote en particulier -, l'enthousiasme nouveau qui s'exprime là était

évidemment menaçant pour l'hégémonie de la théologie et il fut, selon Lafleur, l'un des éléments déclencheurs du plus grand drame intellectuel du XIII^e siècle : les condamnations de 1270 et 1277, promulguées par l'évêque de Paris, Étienne Tempier.

Publiée en 1988, la thèse de doctorat de Lafleur, *Quatre introductions à la philosophie au XIII^e siècle*, fournissait une édition critique, accompagnée d'une étude historique, de quatre de ces traités : la *Divisio scientiarum* d'Arnoul de Provence et trois anonymes, les *Accessus philosophorum septem artium liberalium*, l'introduction *Philosophica disciplina* et le *Compendium circa quadrivium*. À quoi s'ajouterait par la suite -en collaboration étroite avec sa conjointe, Joanne Carrier -l'édition critique de plusieurs autres, dont l'introduction à la philosophie *Ut testatur Aristoteles* (Lafleur et Carrier, 1992), la *Philosophia* d'Hervé le Breton (Lafleur et Carrier, 1994-95) et le *Decommunibus artium liberalium* (Lafleur et Carrier, 1994). Surtout, le couple s'est attaqué depuis quelques années au célèbre « Guide de l'étudiant » du manuscrit Ripoll 109 -aussi appelé le *Compendium de Barcelone* - dont l'édition définitive paraîtra sous peu chez Brepols et à propos duquel Lafleur organisa un colloque international à Québec en 1993 (Lafleur et Carrier, dir., 1997).

Claude Lafleur a aussi consacré plusieurs articles à la caractérisation générale du genre littéraire en question ou à l'étude de l'un ou l'autre de ses aspects (par exemple : Lafleur, 1990, 1997, Lafleur et Carrier, 1993, 1995). Et il a commencé, tâche éminemment méritoire, à former des étudiants dans le difficile domaine de l'édition de textes médiévaux : un mémoire de maîtrise réalisé sous sa direction à l'Université Laval, l'édition et la traduction du traité *Des intellectiones* d'Abélard, a été publié récemment dans la collection « *Sic et non* » chez Vrin (Morin, 1994).

La pertinence de toutes ces recherches philologiques -éditions de textes, discussions d'attribution et de datation, descriptions minutieuses de manuscrits, de traités et de genres littéraires - tient à ceci, évidemment, que le Moyen Âge est antérieur à Gutenberg et, pour cette raison parmi d'autres, encore bien mal connu et mal apprécié. Les travaux des Bazán, Lafleur, Patar contribuent de façon significative à compléter -et même à modifier, le cas échéant - l'image que se font aujourd'hui les chercheurs de la philosophie des XIII^e et XIV^e siècles. Mais il est des auteurs importants - peu nombreux, il est vrai - dont les écrits sont maintenant presque entièrement édités et disponibles pour l'interprétation philosophique. C'est le cas notamment de Guillaume d'Ockham (du moins pour ce qui est de ses œuvres philosophiques et théologiques, certains de ses écrits politiques étant encore inédits) et ma propre lecture de cet auteur depuis ma thèse de doctorat, déposée en 1977, a pu se concentrer sur des problématiques doctrinales, celle du nominalisme en particulier.

Dans l'ouvrage que j'ai publié en 1992, *Les mots, les concepts et les choses*, j'ai voulu mettre le nominalisme d'Ockham en discussion avec la philosophie analytique

contemporaine. Conscient du danger d'anachronisme, j'en ai proposé d'abord une « reconstruction » en des termes et sous un mode qui rendent la confrontation possible et j'ai orchestré ensuite une série de rencontres entre cet Ockham reconstruit et tel ou tel philosophe contemporain : Jerry Fodor au sujet du langage mental, Donald Davidson a propos de l'atomisme en sémantique et Nelson Goodman quant au projet nominaliste proprement dit. Dans chaque cas, j'ai essayé de montrer que l'oeuvre d'Ockham en philosophie du langage, en philosophie de la connaissance et en ontologie même recelait des ressources pour la discussion contemporaine : une approche naturalisante de l'intentionnalité, par exemple, la distinction de la signification et de la *suppositio*, l'idée de connotation, un atomisme sémantique et un essentialisme cohérents, etc. Non que je pense trouver là une vérité toute faite, à l'instar des thomistes d'antan, mais j'y vois une inspiration, des pistes, de quoi renouveler, peut-être, certains débats. Maîtres en argumentation et en analyse sémantique, les penseurs du XIVe siècle - les Ockham, Burleigh, Buridan, Oresme - étaient d'excellents philosophes au regard même des critères d'aujourd'hui.

Au fil de cette entreprise, il m'est arrivé de m'engager dans des discussions d'interprétation avec d'autres spécialistes d'Ockham. C'est ainsi que j'ai voulu dans quelques articles mettre en évidence, contre une lecture répandue, le primat du terme simple sur toute forme de composition propositionnelle dans sa philosophie du langage (Panaccio, 1983, 1984) ; et montrer aussi l'aspect « représentationaliste » de sa théorie de la connaissance (Panaccio, 1990a). Depuis quelques années, je me suis intéressé surtout à la doctrine du langage mental. Contre l'interprétation d'Ockham qui était dominante sur ce point en Amérique, j'ai essayé de montrer que le langage de la pensée chez lui n'est pas logiquement idéal, mais qu'il admet -en toute cohérence - certaines formes de redondance et même d'ambiguïté (Panaccio, 1990b). je me suis attaqué, à partir de là, à un examen rétrospectif de l'histoire de cette idée de discours intérieur jusqu'à l'époque d'Ockham (par exemple : Panaccio, 1992b, 1996).

La situation de l'étude de la philosophie médiévale au Québec a donc beaucoup évolué depuis les années soixante, grâce surtout au remarquable Institut que l'Université de Montréal avait mis sur pied.

Le problème actuellement est de savoir d'où peut venir la relève. Une réponse partielle a été fournie par le recrutement récent de deux chercheurs plus jeunes : Antoine Côté par l'Université d'Ottawa et Fabienne Pironet par l'Université de Montréal. Le premier s'était mérité la Médaille Cardinal Mercier en 1991 pour la meilleure thèse en philosophie médiévale à l'Université Catholique de Louvain. Il concentre ses recherches sur le thème de l'infinité divine, particulièrement au XIIIe siècle, et il a mis en évidence le rôle original de Guerric de Saint-Quentin dans les discussions très vives qui ont entouré cette notion à Paris vers 1240 (cf Côté, 1995a, 1995b). Quant à Fabienne Pironet, qui est d'origine belge, elle est spécialisée en

histoire de la logique au XIVe siècle. Philologue accomplie, elle a produit des éditions critiques commentées du *De insolubilibus* d'Henry d'Angleterre (Pironet, 1991) et surtout des *Sophismata asinina* de l'anglais Guillaume Heytesbury (Pironet, 1994) et du chapitre des *Summulae* de Jean Buridan qui est consacré aux sophismata (à paraître). Elle vient de publier une bibliographie de l'étude de la logique médiévale de 1977 à 1994 (Pironet, 1997) et annonce pour bientôt un Glossaire de cette discipline.

Mais ce qu'on ne voit pas pour le moment, c'est un regroupement des compétences qui puisse, comme l'Institut du bon vieux temps, assurer sur plusieurs plans à la fois la formation concertée des étudiants avancés qui voudraient travailler en philosophie médiévale. Faut-il en désespérer ou n'est-ce qu'une question de temps ?

Références bibliographiques

Allard, Guy H.

- « L'énigme et la culture littéraire d'Augustin », *Philosophiques*, 1/2, pp. 61-78, 1974.

- *Johannis Scoti Eriugena Periphyseon. Indices generales*, Montréal/Paris, Institut d'Études Médiévales / Vrin, 1983.

- « Jean Scot et l'ordinateur. Le traitement syntaxique du "*Periphyseon*" », dans *From Augustine to Eriugena*, sous la dir. de F.X. Martin et J.A. Richmond, Washington, D.C., The Catholic University of America Press, pp. 1-11, 1991.

Allard, Guy H. (dir.)

Jean Scot écrivain, Montréal/Paris, Bellarmin / Vrin, 1986.

Allard, Guy H. et Serge Lusignan (dir.)

Les arts mécaniques au Moyen Âge, Montréal/Paris, Bellarmin / Vrin, 1982. Bazin.

Bernardo Carlos

- « Un commentaire anti-averroïste du Traité de l'âme », dans *Trois commentaires anonymes sur le Traité de l'âme d'Aristote*, édités par M. Giele, F. Van Steenberghen et B. Bazán, Louvain, Publications universitaires, pp. 351-517, 1971.

- *Siger de Brabant Quaestiones in tertium de anima. De anima intellectiva. De aeternitate mundi*, Louvain, Publications universitaires, 1972.

- *Siger de Brabant. Écrits de logique, de morale et de physique*, Louvain, Publications universitaires, 1974.

- « La corporalité selon saint Thomas », *Revue Philosophique de Louvain*, 81, pp. 369-408, 1983.

- « Les questions disputées, principalement dans les facultés de théologie », dans *Les questions disputées et les questions quodlibétiques dans les facultés de théologie, de droit et de médecine*, par B. C. Bazán, J. W. Wippel, G. Fransen et D. Jacquart, Turnhout, Brepols (Typologie des sources du Moyen Âge occidental, 44-45), pp. 15-152, 1985a.

- « Le commentaire de S. Thomas d'Aquin sur le *Traité de l'âme*. Un événement : l'édition critique de la Commission Léonine », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, 69, p. 521-547, 1985b.

- *Thomas d'Aquin. Quaestiones disputatae De Anima*, édition critique avec introduction, *Opera Omnia*, t. 24. I, Rome, Commission Léonine, 1996.

Bazán, Bernardo Carlos, Eduardo Andújar et Léonard G. Sbrocchi (dir.) *Les philosophies morales et politiques au Moyen Âge*, Actes du IXe Congrès international de philosophie médiévale (Ottawa, 17-22 août 1992), New York, LEGAS, 3 vol., 1995.

Bérubé, Camille

- *La connaissance de l'individuel au Moyen Âge*, Montréal/Paris, Presses de l'Université de Montréal, PUF, 1964

- *De la philosophie à la sagesse chez saint Bonaventure et Roger Bacon*, Rome, Istituto storico dei Cappuccini, 1976.

- *De l'homme à Dieu selon Duns Scot, Henri de Gand et Olivi*, Rome, Istituto storico dei Cappucini, 1983.

Blais, Martin

L'autre Thomas *d'Aquin*. Montréal, Boréal, 1990. [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT]

Côté, Antoine

- « Gueric de Saint-Quentin et le problème de l'infinité divine », dans Bazán et al., dir., 1995, vol. III, pp. 1206-1222, 1995a.

- « L'infinité divine dans l'Antiquité et au Moyen Âge », *Dialogue*, 34, pp. 119-137, 1995b.

Crisciani Chiara et Claude Gagnon

Alchimie et philosophie au Moyen Âge. Perspectives et problèmes, Montréal, L'Aurore/Univers, 1980.

Gagnon, Claude

- Description du livre des Figures Hiéroglyphiques attribué à *Nicolas Flamel*, Montréal, l'Aurore, 1977.

- « Le statut ontologique des *species in medio* chez Nicole Oresme », *Archives d'Histoire Doctrinale et Littéraire du Moyen Âge*, 60, pp. 195-206, 1993.

- *Nicolas Flamel sous investigation, Québec*, Éditions du Loup de Gouttière, 1994a.

- « La place de Nicolas Flamel dans l'histoire des sciences », dans *Comprendre et maîtriser la Nature au Moyen Âge*. Mélanges offerts à Guy Beaujouan, Genève, Droz, pp. 531-539, 1994b.

- « Description analytique de l'Expositio » et « Commentaire synthétique de l'Expositio », dans Patar, 1995a, pp. 139*-161*, 1995.

Garceau, Benoît

Judicium. Vocabulaire, sources, *doctrine de saint Thomas d'Aquin*, Montréal/Paris, Institut d'Études Médiévales / Vrin, 1968.

Grenier, Henri

Cours de philosophie, t. II : Monastique ou Éthique. Économique. *Politique*, Québec, Presses Universitaires de Laval, 1942.

Institut d'études médiévales (Université de Montréal)

« La philosophie médiévale » (texte en collaboration par Camille Bérubé, Vianney Décarie, Raymond-M. Giguère, Raymond Klibansky, Albert-M. Landry, Henri Irénée Marrou et Paul Vignaux), dans *La philosophie au milieu du vingtième siècle*, sous la dir. de R. Klibansky, Florence, La Nuova Italia, vol. 4, pp. 40-78, 1962 (repris dans *La philosophie médiévale. La philosophie en Islam au Moyen Âge*. Nicholas of Cues, sous la direction de R. Klibansky, Montréal/Fiesole, Mario Casolini, pp. 1-39, 1962).

Joós, Ernest (dir.)

La scolastique : certitude et recherche. En hommage à Louis-Marie Régis, Montréal, Bellarmin, 1980.

Klibansky, Raymond

The Continuity of the Platonic Tradition during the Middle Ages, édition revue et augmentée (1re éd., 1939), Munich, Kraus, 1981.

Klibansky, Raymond et I. G. Senger

Nicolaus de Cusa. De venatione sapientiae De apice theoriae, (Opera omnia, XII), Hambourg, Meiner, 1982.

Lafleur, Claude

- *Quatre introductions à la philosophie au XIIIe siècle*. Textes critiques et étude historique, Montréal/Paris, Institut d'études médiévales / Vrin, 1988.

- « Logique et théorie de l'argumentation dans le "Guide de l'étudiant" (c. 1230-1240) du ms. Ripoll 109 », *Dialogue*, 29, pp. 335-355, 1990.

- « Les textes "didascaliques" de la Faculté des arts de Paris au XIIIe siècle : notabilia et status quaestionis », dans *L'enseignement des disciplines à la Faculté des arts* (Paris et Oxford, XIIIe-XIVe siècles), sous la dir. de O. Weijers et L. Holtz, Turnhout, Brepols, pp. 345-372, 1997.

Lafleur, Claude et Joanne Carrier

- « L'introduction à la philosophie Ut testatur Aristoteles (vers 1265-1270) », *Laval théologique et philosophique*, 48, pp. 81-107, 1992.

- « *Scientia et ars* dans les introductions à la philosophie des maîtres ès arts de l'Université de Paris au XIIIe siècle », *Miscellanea Mediaevalia*, 22, pp. 45-65, 1993.

- « Un instrument de révision destiné aux candidats à la licence de la Faculté des arts de Paris, le *De communibus artium liberalium* (vers 1250 ?) », *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale*, 5, pp. 129-203, 1994.

- « La *Philosophia* d'Hervé le Breton (alias Henri le Breton) et le recueil d'introductions à la philosophie du ms. Oxford, Corpus Cristi College 283 », *Archives d'histoire doctrinales et littéraire du Moyen Âge*, 61, pp. 149-226, et 62, pp. 367-450, 1994-95.

- « Les "guides de l'étudiant" de la Faculté des arts de l'Université de Paris au XIIIe siècle », dans *Philosophy and Learning. Universities in the Middle Ages*, sous la dir. de M. Hoenen et al., Leyde, Brill, pp. 137-199, 1995.

- L'enseignement de la philosophie au XIIIe siècle. Autour du « Guide de l'étudiant » du ms. Ripoll 109, Turnhout, Brepols, 1977.

Landry, Albert-M.

« La pensée philosophique médiévale. Contribution canadienne 1960-1973 », *Philosophiques*, 1/2, pp. 111-139, 1974.

Lemay, Richard

- Abu Ma'shar and Latin Aristotelianism in the Twelfth Century. The Recovery of Aristotle's Natural Philosophy through Arabic Astrology, Beyrouth, American University of Beirut, 1962.

- « The Teaching of Astronomy in Medieval Universities, Principally at Paris in the Fourteenth Century », dans *Manuscripta*, 20, pp. 197-217, 1976.

- « De l'antiarabisme - ou rejet du style scolastique - comme inspiration première de l'humanisme italien du Trecento », dans *Filosofia, scienza e astrologia nel trecento europeo*, sous la dir. de G. Federici Vescovini et F. Barocelli, Padoue, Il Poligrafo, pp. 105-120, 1992.

Lusignan, Serge

- « Les arts mécaniques dans le *Speculum doctrinale* de Vincent de Beauvais », dans Allard et Lusignan, dir., 1982, pp. 33-48, 1982.

- Parler vulgairement Les intellectuels et la langue française aux XIII^e et XIV^e siècles, Paris/Montréal, Vrin / Presses de l'Université de Montréal, 1987.

- « Nicole Oresme traducteur et la pensée de la langue française savante », dans *Nicolas Oresme. Tradition et innovation chez un intellectuel du XIV^e siècle*, sous la dir. de P. Souffrin et A. P. Segonds, Paris, Les Belles Lettres, pp. 93-104, 1988.

- « Lire, indexer et gloser : Nicole Oresme et la "Politique" d'Aristote », dans *L'écrit dans la société médiévale*, sous la dir. de C. Bourlet et A. Dufour, Paris, Éditions du CNRS, pp. 167-181, 1991.

- « La philosophie et son histoire. Quelques réflexions à propos d'un livre récent de W.J. Courtenay », *Dialogue*, 31, pp. 495-507, 1992.

- « L'enseignement des arts dans les collèges parisiens au Moyen Âge », dans *L'enseignement des disciplines à la Faculté des arts (Paris et Oxford, XIII^e - XIV^e siècles)*, sous la dir. de O. Weijers et L. Holtz, Turnhout, Brepols, pp. 43-54, 1997.

Marrou, Henri Irénée et al.

Arts libéraux et philosophie au Moyen Âge, Actes du IV^e Congrès International de Philosophie Médiévale (Montréal, 27 août - 2 septembre 1967), Montréal / Paris, Institut d'Études Médiévales / Vrin, 1969.

Morin, Patrick

Abélard. Des intellections. Édition, traduction et commentaire, Paris, Vrin, 1994.

Panaccio, Claude

- « Occam et les démonstratifs », *Historiographia Linguistica*, 7, pp. 189-200, 1980.
- « Le commentaire de Guillaume d'Occam sur le livre des prédicables de Porphyre », *Dialogue*, 20, pp. 318-334, 1981.
- « Guillaume d'Occam : signification et supposition », dans *Archéologie du signe*, sous la dir. de L. Brind'amour et E. Vance, Toronto, Institut Pontifical d'études Médiévales, pp. 265-286, 1983.
- « Propositionalism and atomism in Ockham's semantics », *Franciscan Studies*, 44, pp. 61-70, 1984.
- « Référence et représentation » (à propos de Guillaume d'Ockbam. Le singulier de P. Alféri), *L'Age de la science*, 3 : La philosophie et son histoire, sous la dir. de J. Vuillemin, Paris, Éd. Odile Jacob, pp. 287-299, 1990a.
- « Connotative Terms in Ockham's Mental Language », *Cahiers d'épistémologie*, no 9016, Montréal, UQAM, 1990b.
- *Les mots, les concepts et les choses. La sémantique de Guillaume d'Occam et le nominalisme d'aujourd'hui*, Montréal/Paris, Bellarmin / Vrin, 1992a.
- « From Mental Word to Mental Language », *Philosophical Topics*, 20/2, pp. 125-147, 1992b.
- « Le langage mental en discussion : 1320-1335 », *Les Études Philosophiques*, no 3, juillet-septembre, pp. 323-339, 1996.

Parent, Édouard

Épître Longpré : héraut de la primauté du Christ et de l'Immaculée, Montréal, Les Compagnons de Jésus et de Marie, 1985.

Patar, Benoît

- *Le Traité de l'âme de Jean Buridan (De prima lectura)*. Édition, étude critique et doctrinale, Louvain-la-Neuve, Institut Supérieur de Philosophie, 1991.

- *Nicolai Oresme Expositio et Quaestiones in Aristotelis De anima*. Édition, étude critique, études doctrinales en collaboration avec Claude Gagnon, Louvain-la-Neuve, Institut Supérieur de Philosophie, 1995.

- Ioannis Buridani Expositio et Quaestiones in Aristotelis De caelo. Édition, étude critique, Louvain-la-Neuve, Institut Supérieur de Philosophie, 1996.

Pironet, Fabienne

- « Le traité De insolubilibus d'Henry d'Angleterre. Édition critique et commentaires », Archives d'Histoire Doctrinale et Littéraire du Moyen Âge 57, pp. 271-299, 1991.

- Guillaume Heytesbury. Sophismata asinina. Présentation, édition critique et analyse, Paris, Vrin, 1994.

- *The Tradition of Medieval Logic and Speculative Grammar (1977-1994)*, Turnhout, Brepols, 1997.

- À paraître, *Iohanni Buridani Summularum Tractatus nonus : De practica sophismatum (Sophismata)*. Critical Edition and Introduction, Nimègue, Ingenium.

Régis, Louis-Marie

- *St Thomas and Epistemology*, Milwaukee, Marquette University Press, 1946.

- *Epistemology*, New York, Macmillan, 1959.

Renaud, Laurent

Le problème de la signification chez Jean Duns Scot, thèse de doctorat de troisième cycle, École Pratique des Hautes Études, Université de Paris, 1968.

Rioux, Bertrand

L'être et la vérité chez Heidegger et saint Thomas d'Aquin, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1963.

Valcke, Louis et Roland Galibois

- *Guillaume d'Occam. Commentaire sur le Livre des Prédicables de Porphyre précédé du Proème du commentaire sur les livres de l'art logique*, introduction et traduction française, Sherbrooke, Centre d'Études de la Renaissance, 1978.

- « Le réalisme essentiel de Guillaume d'Occam : réponse à M. Panaccio »,
Dialogue, 20, pp. 335-357, 1981.

Fin